

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre BRUCHEZ

D'ombre et de lumière...
la poésie de Claude Hopil, parisien (2)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 101-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

D'ombre et de lumière...

La poésie de Claude Hopil, parisien

(Suite)

II. LA VISION DU NON-VOIR LES YEUX FERMÉS

*Et l'ombre et la lumière alors
étaient plus près d'être une même chose...¹*

*... L'été de nuit
Portait l'été de jour
dans ses mains de lumière...²*

Parmi les savants propos de sa préface — toute appliquée à déceler, après Pythagore, le fondement numérique, et plus particulièrement une pulsation ternaire, au sein du macrocosme universel et du microcosme humain — le poète des *Divins Eslancemens* donne de la vue la définition suivante : « Il y a trois choses qui font l'ombre, la lumière, le corps et le lieu sans clarté. Trois choses pour former la veuë, le sujet, assavoir la prunelle (appelée par les Philosophes, fille de l'œil), l'objet, assavoir la couleur, la quantité, le corps : l'entre-deux, assavoir les rayons visuels qui sortent de l'œil, ou les Images ou especes des choses visibles et sensibles. »³ La portée de ce bref traité d'optique ne va pas au-delà des figures de l'étendue. L'organe de l'œil vise par une émission de rayons, dont la matérialité nous étonne, à extraire des corps leurs qualités visibles pour en composer une image. Élément capital de la

¹ Saint-John Perse, *Eloges*, Pour fêter une enfance III, Œuvre poétique T. I., Gallimard, Paris, 1960, p. 21.

² Yves Bonnefoy, *L'Été de Nuit*, in *Mercure de France*, N° 348, Paris, juin 1963, p. 198.

³ Hopil, D. E., p. 6.

vision, l'image permet à l'œil d'assimiler, en quelque sorte, l'objet qui sans elle ne saurait être vu. L'exercice du sens de la vue semble donc reposer avant tout sur un intermédiaire ; nous ne l'oublierons pas.

A cet exercice le poète a renoncé. Au terme d'une descente, dont nous venons d'esquisser le trajet, il a choisi la cécité, non sans adresser à la lumière visible l'émouvant adieu d'un jeune mourant :

« Adieu, Soleil, qui sors de l'onde mariniere,
Pour faire voir à tous ce petit monde, adieu,
Je vay voir un Soleil, dont la pure lumiere
Ravit les habitans de la cité de Dieu.

Adieu, astre argenté, qui destendez les voiles
De la brunette nuit, et compassez les temps,
Adieu petillans feux, adieu graves estoilles,
Je vay jouyr au Ciel d'un eternel printemps. »⁴

Autant qu'un chant de départ, c'est un chant du désir que nous lisons en fait. Le voyageur connaît le terme du voyage ; s'il quitte le soleil, il va vers le Soleil et c'est encore pour Voir qu'il cesse de voir. Il y a dans la réclusion une certitude d'évasion et dans le déchirement comme une saveur de communion ; dans la descente qui vient de s'accomplir, il faut bien reconnaître une ascension : « car s'abaissant on monte à sa félicité. »⁵ Les termes de « vol » prennent la relève pour traduire un itinéraire ambigu, intérieur et transpersonnel, où se confondent les notions d'entrée et de sortie.⁶ Hauteur et profondeur font, dans une telle poésie, un hendiadyn. Hors d'elle-même, l'âme saisit le toucher divin au point d'elle-même le plus central, le « sommet » indéfinissable, dans sa vérité et la nue simplicité où plus rien ne se passe « comme si... ». Elle a perdu cœur en Dieu dans la « pâmoison » mystique⁷,

⁴ *Id.*, O. C, Stances chrestiennes, « Derniers propos d'un jeune homme », p. 69, vv. 49-56.

⁵ *Ibid.*, p. 72, v. 18.

⁶ Jean Baruzi note que le mot « vol » (vuelo), « vol d'esprit » (vuelo de espíritu), n'est employé par S. Jean de la Croix que pour les très hauts phénomènes extatiques. (Op. cit. p. 643.)

⁷ Cf. Jean Daniélou, *Platonisme et Théologie mystique. Doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse*. Aubier, Paris, 1953.

« Le double caractère d'être un au-delà de l'âme, auquel on parvient cependant en rentrant au plus intérieur de l'âme (par l'opposition à l'extériorité du monde sensible), qui constitue un des paradoxes de la vie mystique, comme la nuée lumineuse, s'exprime par le rapprochement de l'entrée et de la sortie : c'est l'extase-instase. » (Cité par Braunschweig, op. cit. p. 43.)

Pierre de touche de l'édifice poétique d'Hopil, et racine nourricière d'un foisonnant système imaginaire. Pénétrons sur ses pas dans le monde étrange de l'**extase** et laissons-la décrire un surprenant chemin :

« Du rien je m'achemine aux pieds de Jesus Christ,
Des pieds à son costé où je reçoÿ l'esprit
Qui faict parvenir l'homme à la divine bouche ;
On jouit en ce lieu d'une si grande paix
Que la sainte ame veut demeurer à jamais
Dans ceste heureuse couche. »⁸

La personne du Christ est parcourue comme un vivant espace géographique où l'âme bâtit, de son désir d'éternité, une demeure de repos, d'un repos qui ne se confond pas avec l'absence pure et simple de mouvement, avec l'inertie ou la passivité. La situation extatique, chez Hopil, possède, bien au contraire, tout le dynamisme d'une dialectique : celle du contemplé et du contemplant, celle, où nous entraîne Bachelard, « du mû et du mouvant, du brûlé et du brûlant — la dialectique des participes passés et des participes présents »⁹, celle enfin de l'ombre et de la lumière.

D'abord l'extase marque la durée, brève, d'un **sommeil**, qui, suspendant, comme se plaît à l'évoquer d'Aubigné, toute activité sensorielle et intellectuelle¹⁰, favorise du même coup l'exercice d'une vue spéciale, que les normes exposées dans la préface, citée plus haut, ne régleront plus sans le secours de l'analogie et de la métaphore. **La vue par le non-voir**¹¹ traduit l'activité fondamentale de l'âme ravie (Hopil ne nous en laisse pas douter par le nombre de textes, vers ou prose, que ce thème, déjà traditionnel anime). Métaphore niée, elle foudroie la vision sensible et l'intellectuelle mais pour en transposer les caractères spécifiques et les appliquer, par ce « procédé d'épuration en spirale » qu'a

⁸ Hopil, D. E., cf. Jean Rousset, Anth. II, p. 253.

⁹ *La flamme d'une chandelle*, P.U.F., Paris, 3^e éd., 1964, p. 28. Dialectique, ajoute le vieux penseur, « qui donne satisfaction aux philosophes de tous les temps ». A ces philosophes nous donnerons volontiers pour compagnons bien des poètes.

¹⁰ « Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moy s'envole,
Le cœur ravi se taist, ma bouche est sans parole ;
Tout meurt, l'âme s'enfuit, et reprenant son lieu
Extatique se pasme au giron de son Dieu. »
(In Rousset, Anth. II, p. 245.)

¹¹ Cf. le propos de S. Jean de la Croix, si fort goûté de Fénelon : « ... *quant à nous, nous ne marchons pas pour voir, mais pour ne pas voir.* » (Cité par Jean Baruzi, op. cit., p. 300 et n^o 4 : « B.N.M. ms. 12738, f^o 855 r^o „...*nosotros no andamos por ver sino por no ver.* " souligné dans le ms. »)

bien décrit Roger Braunschweig¹², à un pur et indéfinissable sentiment : « **Le voilà qui vient** : qui le voit ? les yeux du corps ?... les yeux de l'âme, qui sont l'entendement et la mémoire ? nenny, mais la volonté ou la partie supérieure de l'ame, laquelle **sent** d'une manière fort secrète **la douce manifestation de son aymable présence** : elle le sent, dis-je et ne le voit pas ; car **le pur sentiment de l'ame est la vision de Dieu en ceste vie.** »¹³ Dans le sommeil de l'être sensible et de l'être pensant, Dieu se fait voir au cœur qui veille :

« Car le dormir du corps est le veiller de l'âme. »¹⁴

A l'œil, organe du sens, il faut alors substituer un instrument nouveau qui soit accommodé, pour ainsi dire, à l'objet divin. La saisie de l'invisible s'accomplira donc par le moyen des **yeux fermés**, signe du regard intérieur et caractère presque obligé de l'attitude extatique¹⁵ ; « Quand je vay contemplant la sublime Triade / Je ferme mes deux yeux... »¹⁶, écrit notre poète. Clos sur la nuit intérieure, les yeux contemplatifs sont désormais au service d'une connaissance nouvelle (la vue reste le plus

¹² Op. cit., p. 48.

¹³ Hopil, A. S., cité par Braunschweig, op. cit., p. 45.

¹⁴ Pierre de Deimier, troisième vers du premier tercet d'un sonnet cité par Albert-Marie Schmidt, *L'Amour noir*, Editions du Rocher, Monaco, 1959, p. 52. Hopil fait de nombreuses variations sur le thème du *Cantique des Cantiques* : « Je dors mais mon cœur veille » (Cant. 5, 2, Bible de Jérusalem, Ed. du Cerf, Paris, 1955, p. 862). Voici l'une d'entre elles, la première strophe du cantique XXXV des D. E. :

« Voicy l'Espoux qui vient aux montagnes divines,
Il saulte en tressaillant sur les belles collines,
Je dors et mon cœur veille, et dés le poinct du jour
J'entens venir l'amour. »

Remarquons ici la disparition de l'adversatif : la veille ne lutte plus contre le sommeil, elle coïncide avec lui dans la simultanéité.

Le même thème trouve évidemment son application en poésie profane, témoin ce beau sonnet de Jacques de Vallée des Barreaux, qui célèbre la « Dame en Rêves », et dont la conversion « a lo divino » n'offre d'ailleurs aucune difficulté :

« Ah j'ai vu cette nuit ces sources de lumière
Ces beaux yeux m'ont paru au travers du bandeau
Que porte le sommeil et sous son noir manteau
J'ai découvert du Ciel la beauté toute entière... »

(In A.-M. Schmidt, op. cit., p. 135.)

¹⁵ Dans l'ordre de la représentation plastique il suffira de rappeler l'exemple, célèbre entre tous, de la sainte Thérèse du Bernin.

¹⁶ Hopil, D. E., XLI, 8.

intellectuel, le moins compromis de nos sens, qu'ils soient extérieurs ou spirituels) qui se confond avec la « docte ignorance » dans un élan d'intuition simple.¹⁷

« L'homme ne peut avoir de Dieu la cognoissance
En ce mondain pourpris
Par son entendement, mais par simple ignorance,
Car lors que ses esprits
Divinement abstraicts, sont perdus en luy-mesme
Il se retrouve heureux dans le Verbe supresme. »¹⁸

Connaître, ici plus que dans n'importe quel autre domaine « ... c'est s'enfoncer dans la vastitude du non-connu, agrandir le périmètre d'une science dont la surface craque de toute part... c'est... en fin de compte, voir fuir l'objet de la connaissance. »¹⁹

A cet objet, insaisissable et lourdement présent, point de convergence de toutes les asymptotes spirituelles et imaginaires, il faut enfin venir. Sous les paupières baissées, il brille, imprévisible et soudain, au réceptacle nocturne de l'âme orante :

« ... Aux yeux de mon esprit apparoist une estoille
Par laquelle je trouve en moy-mesme caché
Celuy que j'ay cherché. »²⁰

La présence divine se confirme d'emblée sous des espèces **lumineuses**²¹, mais se révèle **cachée**. Hopil s'inscrit fermement dans la tradition qui tient Dieu, du point de vue de la transcendance, pour la Lumière abstraite et inaccessible ; il est un poète ébloui :

¹⁷ Cf. Bremond, II, p. 586 : « Voilà bien le phénomène mystique fondamental : le sentiment direct de la présence de Dieu, *l'intuition de Dieu présent*. »

¹⁸ Hopil, D. E., LXXXVIII, 1.

¹⁹ Georges Poulet, op. cit., p. 310.

²⁰ Hopil, D. E., XXXV, 10, vv. 2-4.

²¹ Cf. William James, *The varieties of religious experience*, London, 1904, p. 408, n. 2, cité par Bremond, II, p. 586 : « *La conscience d'une illumination* est pour nous *la marque essentielle* des états mystiques. » Et Hopil, encore :

« Alors baissant les yeux je r'entray dans mon ame
Pour contempler mon rien dedans ce mesme lieu,
Au sommet de l'esprit un rayon de mon Dieu
Soudain apparoissant il l'estonne et le pasme. »

(D. E., XCV, 2)

« Supresme estre de l'estre, estant sur tout estant,

Je ne puis concevoir ce grand Roy glorieux
Que sous la notion d'une grande lumière
Esblouissant mes yeux. »²²

Mais c'est là une certitude un peu théorique et la vie bouleversante de l'extase ne manque pas de la contredire. La singularité de l'auteur des *Divins Esclancemens* tient davantage au parti virtuose qu'il sait tirer des données de la théologie apophatique, dans la voie ouverte par l'Aréopagite.²³ Poser la transcendance absolue de l'éclat divin, c'est aussi interdire toute vision et démentir la possibilité même de toute affirmation au sujet de l'Être divin. La réflexion s'annule dans l'affirmation-négation ; il s'agit, non pas de dire ce qu'un être est ou n'est pas, mais bien d'affirmer qu'il est ce qu'il n'est pas et de nier qu'il soit ce qu'il est ! La vision s'affole dans la confusion du jour avec la nuit, et peine pour s'arracher au vertige du caché-révélat. Entendez la vision logique du penseur raisonnant ; quant à la vision poétique baroque, elle tourne son désarroi même à la séduction ; elle fait preuve de sagesse en refusant de voir ce qu'obstinément la raison lui disait de voir, car la lumière entre pour une importante part dans la composition de l'ombre²⁴ et, comme l'écrivait Valéry, il n'est pas de soleil « qui ne suppose d'ombre une morne moitié ». Toute la poésie d'Hopil sera scintillation — passage rapide et incessant de la nuit à l'éclat, du jour à l'ombre, passage du non-être à l'être et de l'être au néant —, scintillation déjà mallarméenne quand les fanfares stellaires éclateront sur fond de nuit.

²² Hopil, D. E., XXIX, 4, vv. 1, 4, 5, 6.

²³ Mentionné deux fois dans les D. E. : à propos des hiérarchies, à la page 5 de l'épître-préface : « Le divin saint Denys fait trois Hierarchies, la premiere sur-celeste des trois personnes de la tres-saincte Trinité, la seconde celeste des Anges, la troisieme sous-celeste des Estats, Seigneurs et Prelats de ce monde » ; puis au cantique LXXXVI, strophe 8 :

« S. Denys dit aussi, quand tu vois quelque chose
Crois et dis vraiment que ce n'est pas ta cause,
Mais les effets de Dieu :
Il suffit à l'esprit, au cachot solitaire
D'adorer l'Eternel sans principe et milieu,
Sans voir son sanctuaire. »

Pour sa part, et dans le même ordre d'idées, Roger Braunschweig insiste sur une probable influence de saint Grégoire de Nysse (op. cit., p. 34 et passim). Nous avons déjà souligné l'importance de la littérature patristique dans la pensée religieuse du premier XVII^e siècle.

²⁴ Cf. au début du présent chapitre le petit « traité d'optique » cité.

Et Dieu, le premier, scintille si l'on en croit un poète anglais du XVII^e siècle : « Il y a en Dieu, certains l'affirment, une profonde, mais éblouissante obscurité. »²⁵ Quand Hopil parle de lui l'ombre et la lumière ne font plus seulement un hendiadyn, comme la hauteur et la profondeur, elles sont des degrés différents dans l'intensité et la scintillation. La lumière marque une intensité hyperbolique des ténèbres, et la nuit l'éclat hyperbolique de la lumière. Entre ces deux extrêmes subsiste, immuable et de toute éternité, le « Midy de gloire », dont « l'aurore » seule et le « vespre » sont accessibles à l'âme contemplative. Nicodème, venu de nuit trouver Jésus, obtint seul « ce qui jamais plus ne se pourra faire, qui « parla à minuit avec le Soleil »²⁶. Pourtant chaque nuit extatique répète en quelque manière, la « Nuit des nuits », la nuit exemplaire de la Nativité, inlassablement chantée par les poètes contemporains d'Hopil²⁷ et par lui-même²⁸ :

« O nuict, heureuse nuict, tant de fois désirée,
 Qui surpasse en splendeur les plus beaux jours d'esté,
 Quand mon Sauveur nasquist dans l'estable admirée
 Pour enflammer les cœurs de sa pure clarté.

²⁵ Henry Vaughan Silurist, *The Night* :
 « There is in God — some say —
 A deep, but dazzling darkness ;... »
 (Cité in Baruzi, op. cit., p. 328.)

²⁶ *Ibid.* : « And, what can never more be done,
 Did at midnight speak with the Sun. »

²⁷ Vingt ans avant la parution des D. E., en 1609, La Roque publie ses *Œuvres...* Voici le sonnet « Sur la Nuict de Noel, à elle-mesme » (i. e. à la Reine Marguerite, à laquelle est également dédiée la pièce précédente et d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre), p. 784 :

« O Nuict Royne des nuicts heureuse et fortunee,
 Nuict qui hors de nos cœurs chassa l'obscurité
 Non avecq la splendeur du Croissant argenté,
 Qui va guidant son char par le tour de l'année.
 Celuy qui te crea, mais qui ta (sic) destinee,
 Pour donner aux humains le repos souhaité,
 Te couronne aujourd'huy d'une sainte clarté,
 Que l'on voit obscurcir la plus haute journee,
 Belle sœur d'Apollon qui superbement luict,
 Par ceste incomparable et triomphante nuict,
 Estonnant les Enfers des éclairs de tes flames :
 Tes rayons ne sont pas empruntez du Soleil,
 Mais d'un astre nouveau d'un objet nonpareil,
 Qui te les attachant vint delier nos ames. »

De son côté Lazare de Selve, dans ses *Œuvres spirituelles...*, parues en 1620 et dédiées à la Reine-Mère Marie de Médicis, écrit le cantique LI « Pour le jour de la Nativité de N.S.J.C. ». C'est une petite scène pastorale dialoguée entre quatre bergers, l'Ange, et le Chœur des Anges (pp. 206-207). (*Suite de la note, p. 108*)

Le jour que Dieu fit naistre en ceste nuit mystique
Excelle tous les jours, il n'est rien de pareil :
D'une Vierge Dieu naist, ce Dieu des jours l'antique,
Une petite estoille enfante un grand Soleil.

Dans ceste nuit paroist le Soleil et l'Aurore,
Ceste Aurore est Marie, et Jésus le Soleil.

Dieu mesme, homme estant fait, demeure tousjours Dieu.

La lumière divine se communique ici dans la nuit, comprise comme un moment temporel. Au regard des yeux fermés, les ténèbres ont une autre valeur : elles sont le paraître de l'Être de lumière. L'œil contemplatif ne redresse pas les images et reçoit l'essence lumineuse sous les apparences de l'obscurité, mais d'une obscurité indicatrice de clarté. De même que Dieu reste Dieu, « l'homme estant fait », ainsi, dans une manière de transsubstantiation, la lumière convertie en ombre, demeure lumière. C'est la profonde signification qu'assume le motif dionysien du « rayon de ténèbres »²⁹, dont la part est immense dans la poésie d'Hopil :

« Premier Pasteur.
Quel feu, quelle clarté nouvelle,
Quell'aurore, ou quel astre luit ?
D'où vient une splendeur si belle
Au milieu d'une obscure nuit ?... »

²⁸ Hopil, P. O., « De la Nativité de Jesus. » Sur le chant, « O nuit jalouse nuit », pp. 211-213.

²⁹ Cf. Jean Orcibal, *Saint Jean de la Croix et les Mystiques Rhéno-flamands*, « Présence du Carmel » N° 6, Desclée de Brouwer, Paris, 1966. Savant ouvrage qui est à citer comme indication fondamentale des sources et des influences qui, convergeant en S. Jean de la Croix, n'ont cessé de nourrir les courants mystiques. Nous retiendrons un raccourci de l'itinéraire mystique, qu'Orcibal dégage de la lecture des *Institutions* (dans leur traduction castillane, Coïmbre, 1551), florilège de la mystique septentrionale du XIV^e siècle, auquel Tauler apportera sa contribution. Cf. p. 124 : « Pour passer de la multiplicité à l' "unité occulte" de Dieu, l'entendement devra d'abord se dépouiller de son désir naturel de savoir, auquel se substituera une foi d'autant plus méritoire qu'elle recherche moins les preuves. Si l'on peut encore parler à son propos de connaissance, elle portera plutôt sur ce que Dieu n'est pas que sur ce qu'il est. Les *Institutions* reprennent d'ailleurs les expressions dionysiennes de clarté obscure et de nuée resplendissante. »

Pour Denys et ses disciples, Hughes de Balma et Harphius surtout : « ... le vide de l'apophase conduit au " rayon de ténèbres" ou à la " ténèbre lumineuse" » (p. 106). Cf. aussi H. C. Puech, *La ténèbre mystique chez le Pseudo-Denys l'Aréopagite et dans la tradition patristique*, in *Etudes Carmélitaines*, Desclée de Brouwer, Paris, octobre, 1938.

« Mon ame, eslevons nous de ces prisons funèbres
Au tres-simple rayon des divines tenebres
Pour voir l'inaccessible en claire obscurité... »³⁰

Tout un « vol d'esprit » se dessine dans un beau raccourci. Les vers s'enchaînent sans heurts et l'imagination cède avec facilité aux analogies, quand elles dégagent une pure poésie (nous avons tous à l'esprit la célèbre antilogie cornélienne : « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles »). Les images se mettent alors à vivre pour elles-mêmes, d'une vie multiple. Elles se proposent moins d'arrêter des contours que d'empêcher toute fixation ; elles sont essentiellement dilatoires, car il importe que l'esprit ne s'attarde à aucune des définitions qu'elles accumulent, sur le registre diurne :

« Acte tres-simple et pur, essence tres-abstraicte,
Sublimité cachee et plus que tres-secrete,
Solitaire hauteur,
Abisme de lumière, ô Dieu je vous adore,
Confus je vous admire, ô mon doux Createur,
Dés le point de l'aurore.
Seigneur, je veux avoir de vous la cognoissance
Par l'œil mystérieux de la simple ignorance
Qui void qu'il ne void pas... »³¹

ou sur le registre nocturne :

« Non, je n'ay plus de cœur, d'esprit ny de memoire
Depuis l'heureuse nuict que j'entre vy la gloire
Du Monarque d'amour,
Nuict devant qui mes jours ne sont qu'une vaine ombre,
Nuict, plus claire qu'un jour,
Des jours de Paradis je te veux mettre au nombre. »³²

Si la volupté de la lumière est universelle, une sensibilité plus subtile a des goûts nocturnes. Elle cherche une saveur de nuit jusqu'aux jours du Paradis, dont l'extase nocturne fait pâlir l'éclat. L'horreur et l'hostilité

³⁰ Hopil, D. E., XLIV, 1, vv. 1-3.

³¹ *Ibid.*, XXV, 1, 2 et Rousset, II, p. 182.

³² *Ibid.*, LXXV, 1 et Rousset, II, p. 192.

ne sont les attributs que de la « nuit obscure », la « nuit lumineuse » devient tout aimable.³³

Elle apparaît, dans sa phase finale, comme la nuit amoureuse. Les yeux fermés sont un **regard d'amour** et non de connaissance. L'âme, à l'appel de son Dieu, s'élançe dans une quête qui prend souvent un ton pastoral. En effet Dieu, « fuyante proie », ne se donne que pour se reprendre, jouant à l'infini des ombres et des lumières. L'inconstance et la fuite, ces grands thèmes de la pastorale, nés du *Cantique des Cantiques* et remarquablement mis en valeur par Jean Rousset³⁴ ne sont pas absents de la poésie d'Hopil. Voici comment Dieu convie l'âme à une délicate idylle, au terme de la recherche :

« Quand du mont du Lyban Dieu son amie appelle
Il essuye ses pleurs,
Il la pasme d'amour, luy disant vien, ma belle,
Vien, vien cueillir les fleurs
Du printemps eternel, la pluye est retiree
Et la tourte a chanté dedans ceste contree.
Lors le pere luy dit, vien ma fille amoureuse
Reposer en mon cœur,
Le Fils luy dit aussi, vien mon Espouse heureuse
Terminer ta langueur,
Le S. Esprit luy dit, vien ma Colombelle
Car je t'ayme d'amour et je te trouve belle. »

Au moment où s'accomplit l'in vraisemblable union, l'univers renoncé, restitue ses merveilles ; avec elles renaît le monde anéanti des images cosmiques, mais affectées d'un signe d'éternité. L'amoureux poète de

³³ Même S. Jean de la Croix ne l'ignore pas, qui l'inclut dans sa *Noche oscura*, str. 5 :

¡ Oh noche que guiaste
Oh noche amable mas que la alborada
Oh noche que juntaste
Amado con amada
Amada en el amado transformada !

« O nuit qui me guidas — O nuit plus aimable que l'aube — O nuit qui joignis — l'Aimé et l'Aimée — l'Aimée transformée en l'Aimé. » (In Baruzi, op. cit., p. 57.)

³⁴ Cf. *La littérature de l'âge baroque en France*, Corti, Paris, 1954, première partie, chapitre II, pp. 32-50, passim.

la lumière peut porter, en Dieu, ses regards sur les astres, « mirabilia Dei »³⁵ :

« Beaux Astres du matin, annoncez dès l'aurore
La gloire du grand Roy que mon esprit adore
Dés que l'aube paroist au mystique Orient :
Chantez qu'il n'est qu'amour et gloire et sapience
Et jubilez sans cesse en sa sainte presence
D'un esprit tout riant. »³⁶

Il n'y verra que les perfections de son amour, qui le pénètrent lui aussi et le transforment :

« Les Astres du matin vous chantent dès l'Aurore
Sans fin vous benissant,
Vostre sainte rosee au cœur rejalissant
Au fond de l'ame encore,
Comme perles d'amour embellit mon beau teint
Du sang de l'aigneau teint. »³⁷

Tout va s'achever sur une ultime métamorphose de l'âme transpercée de l'amour trinitaire. Il a été dit que nul ne saurait voir Dieu sans mourir. Or l'âme, fût-ce de la vision du non-voir, garde imprimé en elle le souvenir d'avoir vu Dieu clairement, en éprouvant comme une sur-élévation de tout son être, qu'elle avait consenti à perdre :

« L'amour accroist la foy, va perfectionnant
En l'ame les vertus, la nourrit comme mere,
Il luy monstre l'Esprit et le Fils et le Pere
En l'Orient du cœur à midy rayonnant ;
L'ame amante de Dieu, de visions tres-claires
Voit les divins mystères. »³⁸

³⁵ Cf. Max Milner, *Poésie et vie mystique chez Saint Jean de la Croix*, Le Seuil, Paris, 1951, p. 97 : « Au terme de l'ascension, lorsque toute attache aura été éliminée, lorsque tout appétit n'aura plus que Dieu pour objet, le monde créé aura perdu son venin et deviendra l'objet d'un regard dénué de toute concupiscence, mais non d'émerveillement. »

³⁶ Hopil, D. E., LXV, 6.

³⁷ *Ibid.*, XXXIII, 3.

³⁸ *Ibid.*, LXXIII, 4.

Elle mourra donc. Le sommeil de l'amour est l'image de la mort, et dans le même mouvement qui la porte à l'« excès » du ravissement elle disparaît au trépas mystique. Elle assure ainsi sa reconquête ; paradoxalement, en effaçant son identité pour se fondre au sein de l'altérité divine, l'âme s'accomplit, s'achève (dans le double sens de ces mots). Ici le Même ne trouve sa plénitude qu'en l'Autre. De l'ombre à la lumière, pour qui sait voir, la brisure est un trait d'union et de l'âme à Dieu l'abîme ne mesure que le pas de l'amour et celui de la mort :

« Dans l'abîme divin mon ame est engloutie,
Je croy que la pauvrete est en Dieu convertie,
Car je ne la voy plus,
C'est une goutte d'eau dans la mer respanduë ;
Quelle bonté de Dieu ! car l'ame en soy perduë
Se retrouve en Jesus. »³⁹

Pierre Bruchez

³⁹ *Ibid.*, LXXXV.1.